

MON TRÈS CHER  
CUEILLEUR DE ROSES

DU MÊME AUTEUR CHEZ PHÉBUS

*L’Affaire des vivants*, 2015.

*La Vie volée de Martin Sourire*, 2017.

*Noir canicule*, 2020.

[www.editionsphebus.fr](http://www.editionsphebus.fr)

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1243-5

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

MON TRÈS CHER  
CUEILLEUR DE ROSES

ROMAN

PHÉBUS



J'OUBLIE DES CHOSES, J'EN RECRÉE, je ne sais plus exactement comment se sont déroulées ces premières heures, à Malvoisie. Malvoisie, ma maison. Devenue mon atelier, ma voix, ma cause, ma substance. Autant que j'entrais en elle, elle se fichait en moi. Je passai le portail, j'allai muette à la découverte de ce qui serait une autre façon de me dire. Des murs pensifs, des pièces lumineuses et saines, de larges espaces et des recoins propices, un verger propre et fécond, un potager abondant, un jardin éclaboussé de roses. Alentour, une campagne que je jugerais inquiétante un jour mais qui, lors de mon arrivée, m'offrait son caractère ouvert et chantant. Est-ce long, est-ce court ? Il se passa des nuits, des aubes, des veilles, des repas solitaires dans les pièces encore démeublées et sonores et puis un matin, je me penchai à la fenêtre, bol de café en main, pour respirer le tapage de l'air, la vulgarité de juillet, les sucres exhalés par le jardin sous la pression du jour, sonder la

couleur de la rivière, en contrebas, qui creuse son vallon depuis avant l'humanité. Je réalisai alors que j'avais fait cela sans m'arrêter sur la nouveauté de l'instant. J'étais chez moi à Malvoisie.

**J**E FIS CONNAISSANCE AVEC MA VOISINE, Michèle, une retraitée célibataire tonique et rieuse, le jour de mon arrivée. Prévenue, elle avait ouvert le grand portail pour que j'avance ma voiture dans la cour, et m'attendait avec les clés de la maison et un trousseau de conseils et consignes.

Malvoisie est une ancienne exploitation agricole qui connut les riches heures de la viticulture et de l'élevage. La grosse bâtisse d'origine se vit greffer des ajouts au gré des fortunes et du goût des propriétaires successifs. Cette histoire ininterrompue sur plus d'un siècle a produit un ensemble imposant, idéalement situé au-dessus d'un vallon délicat et champêtre avec sa rivière de carte postale. L'édifice est composé de corps massifs, faits de cette superbe pierre jaune locale où des vies fossiles ont laissé leur empreinte. Une grande cour de terre crayeuse, ourlée de buis taillés ras qu'un tilleul vénérable anime, est délimitée par des constructions en U. Sur

la gauche, à côté d'une grange vide, l'ancien cuvage a été transformé en un grand atelier, qui fait aussi appartement. Y vécurent des locataires artistes, un paysagiste puis une peintre solitaire, m'apprit Michèle. Avec sa grande baie vitrée et sa hauteur de plafond, sa charpente de vaisseau de marine, l'atelier est une pièce magistrale flanquée d'une mezzanine, la salle du bas s'organise autour d'un énorme poêle à bois moderne et efficace. Je m'y suis immédiatement vue installée dans un fauteuil devant un bon feu pour les lectures d'hiver. En face de l'atelier, de l'autre côté de la cour, d'anciennes dépendances avaient été aménagées et rénovées. Feu Jacques Royan, l'homme à qui je devais Malvoisie, les louait aux travailleurs saisonniers, aux touristes. Le notaire chargé de la succession m'avait rassurée, elles étaient libres à présent. « C'est idéal pour accueillir de la famille ou dépanner des amis », me dit Michèle en me précédant. Ce seul appartement de « dépannage », avec ses cinq pièces modernes et fonctionnelles, triplait la surface du loft parisien ruineux que je louais depuis des années. J'imaginai aussitôt y inviter des amis pour les vacances. Mieux : en ouvrant la baie vitrée de l'atelier ou la grange qui le jouxtait, on pouvait organiser des petits concerts débordant sur la cour, des lectures publiques sous le tilleul. Des lendemains s'arrangeaient malgré moi dans ma tête. J'ai tenu très peu des promesses que je m'étais faites alors, je l'avoue.

Face au portail et sa grille ceinturée de glycine, le



bâtiment principal de calcaire jaune occupe tout le fond de la cour. Je me suis à peine habituée à ses dimensions aujourd'hui ; ce jour-là, j'étais abasourdie. Les photos transmises par le notaire, sur lesquelles je m'étais attardée, les plans, les données chiffrées qui auraient dû me permettre d'appréhender l'ensemble, m'avaient tout juste préparée : c'était beaucoup plus grand que je l'avais cru. Je comprenais la rage des enfants Royan de voir leur échapper un tel domaine. Pour entretenir tout ça, je devinais aussi que l'argent laissé par mon amour d'autrefois n'était pas qu'un geste de générosité superflue, c'était la somme précisément calculée pour que Malvoisie fût juste entretenue. Un instant, j'ai ressenti un léger découragement, vite balayé. Allons, tu ne vas pas regretter ton réduit parisien, me disais-je, quelques années ici pour écrire au calme, quand tu en as assez, tu vends (ou tu cèdes aux enfants de Jacques, héritiers plus légitimes que toi, pourquoi pas), et tu reviens à la capitale. Nous sortîmes de l'appartement pour regagner la cour. Depuis l'ombre du tilleul, Michèle embrassa d'un geste la bâtisse principale qui nous toisait. « Cette partie a plus d'un siècle, monsieur Royan a fait des travaux pendant des années. Vous allez voir... » Une grande façade trouée de fenêtres rectangulaires, des proportions parfaites. Un étage en plus du rez-de-chaussée et, là-haut, des chiens-assis qui bossellent à intervalles réguliers la couverture de tuiles vernissées. L'aspect ancien, volets et balcon central en fer forgé, scrupuleusement

restitué. La moitié de la façade couverte d'un lierre épais où loge une colonie de passereaux. Ce matin-là, le soleil oblique dorait un triangle de pierres, à notre approche les oiseaux fusèrent du lierre avec la dynamique d'une déflagration. Je fus foudroyée d'amour pour ce lieu.

Michèle m'aïda à ouvrir les volets. La lumière entra dans les pièces. Vestibule, amorce d'escalier. Grande salle avec cheminée, et quelle cheminée ! Ouverte, opulente, puissante, de pierres, de ferraille et de calcinations accumulées par les générations. La carrure d'une antiquité romaine. Elle n'avait rien abandonné aux décorateurs experts en agencements minimalistes. Ils avaient dû composer avec la majesté du monument, avaient plié sous son empire. Hors cet autel à quatre pilastres, aucun meuble, à toi d'imaginer. Les enfants de Jacques avaient emporté tout ce qui avait échappé aux précisions du testament, sûrs que je ne m'insurgerais pas. Ils avaient raison. Puis une vaste cuisine dont mon œil d'historienne autodidacte perçait les artifices. Rien n'était d'origine, cette seule pièce encore meublée reconstituait le type d'une maison bourgeoise du XIX<sup>e</sup>. On pouvait facilement imaginer un cortège de domestiques s'y affairant. Un monumental piano, une large table centrale (des gitans l'avaient volée, monsieur Royan l'a retrouvée, me confia Michèle sans ciller), vaisselier et autres meubles massifs d'époque. Pensée ainsi par mon bienfaiteur, elle était restée en l'état. Peut-être que Jacques avait défendu qu'on y touche, ou bien sa fille et son fils, lancés dans une

bataille fratricide à propos d'autres aspects de l'héritage, ne s'étaient pas occupés de la faire démonter. Et sur la table, un panier en osier, plein de poireaux, courgettes, aubergines... Je remerciai Michèle, croyant à une délicatesse de sa part. Elle ne releva pas, peut-être un peu dure d'oreille ou concentrée sur ce qu'elle ne devait pas oublier de dire à propos de la maison.

Quand je pense à Malvoisie, je vois cette cuisine ; elle exprime le lieu. Grande, elle invite à la modestie ; meublée à l'ancienne, elle inspire le travail fait avec soin, avec dignité, et elle convient à la plupart des activités d'une journée. Lecture, écriture, cuisine et repas, méditation par la fenêtre. Par conséquent, je néglige le bel atelier dont je m'étais figuré un usage presque exclusif. Au fil des jours, Malvoisie a imposé ses usages, détourné mes premières envies. Mes heures se distribuent dans l'espace de quelques pièces, dont celle-ci. Il y avait encore cellier, chambres, salles de bains, bureau, bibliothèque (vidée, hélas, parois de rayons dépeuplés par les héritiers dépités), Michèle renonça à m'entraîner partout. D'ailleurs, elle ne connaissait pas vraiment la maison, un assistant du notaire lui avait juste confié les clés. Elle lesta ma main du lourd trousseau qu'elle avait porté jusque-là. « Vous visiterez le reste toute seule, comme une grande, hein ? Pour la chaudière, l'eau et tout ça, vous verrez avec Antoine. C'est lui qui vous a déposé le panier du jardin. Vous avez besoin de quelque chose ? Vous

avez du pain pour ce soir ? » J'avouai que je n'en mangeais pas, ma voisine cacha mal son étonnement. Je crois que cette incongruité a décidé de nos relations futures. Amicales, bienveillantes, avec la distance qu'on doit aux excentriques. Que je savoure le pain aujourd'hui, que j'en mange trop, que j'en fasse et que je lui en offre, n'a pas dévié Michèle de cette impression inaugurale. « Il y a un jardin ? » car l'information ne m'avait pas échappé. Je me voyais déjà vivant en autarcie (négligeais en passant mon incompetence : je n'avais fait pousser jusque-là que des tomates cerises sur un balcon). Michèle me désigna la fenêtre de la cuisine qui donne sur le jardin et au-delà sur le vallon. « Par le couloir (elle orienta son geste pour que je devine, derrière le mur opposé de la cuisine percé d'une porte, un passage qui ouvre sur l'arrière de la maison). Sinon, on passe là-bas. » Elle évoquait tout aussi symboliquement la traversante que je connais bien aujourd'hui, qui crée une coupure entre la bâtisse principale et la partie où se trouve le grand atelier. Une verrière couvre ces quelques mètres et relie les deux corps. Par là, on passe derrière la maison, on aborde alors les marches d'un verger, une prairie en pente douce qui s'ouvre sur la campagne, surplombe les méandres de la jolie rivière appelée Roncine. Et, entre les alignements de poiriers, pommiers, cerisiers, pruniers et pêchers, enserré dans un carré de murets gris, fermé par un portillon de bois dérisoire : le jardin. « Et cet Antoine, c'est qui ?

– Oh, il va sûrement venir vous saluer demain. Là, c’est trop tard. Il passe tôt le matin. C’est Antoine Cervin, un retraité. Le propriétaire le payait pour entretenir et faire de petits travaux. Il a continué le jardin, pour sa pomme. C’est un peu comme chez lui, ici, à force. » Elle vit que je tiquais, je n’avais pas envie de fréquenter un bonhomme collant, un type qui considère Malvoisie comme sa résidence secondaire, qui soit là tous les jours, épie mes habitudes de citadine dont il n’était pas difficile de supposer qu’il les jugerait exotiques. J’avais assez bouffé de soucis de voisinage, en ville, assez espéré le calme de la campagne (ma première motivation, le fantasme de tant de mes connaissances) pour ne pas m’inquiéter de ce détail glissé par Michèle. Sur le Net, j’avais ausculté les images satellite. Émerveillée, j’avais zoomé sur les rectangles pixelisés censés représenter Malvoisie et estimé que les premiers voisins étaient à bonne distance. La plus proche, la maison de Michèle, est à quatre cents mètres. Autour de chez moi, des prés, un bois, la rivière, le vallon, encore des prés... Les mammifères les plus proches seraient des vaches et je me réjouissais d’avoir avec elles des conversations télépathiques. Le discours de Michèle se superposait à mes pensées, approfondissait mon malaise : « Il était là avant l’arrivée de Claire, la peintre. Vous savez, celle qui louait le bel atelier ? Claire, c’est une gentille, une forte, une généreuse ! On l’adorait. » Elle mangeait sûrement du pain.

J’oublie des choses, j’en recrée... Je me souviens

qu'il y avait Michèle, je sais qu'Antoine était absent, que sa présence se manifesta par cette corbeille d'osier regorgeant de fruits et légumes. Midi s'annonçait, les déménageurs n'étaient pas arrivés, je sortis, poussai le petit portillon bleu en notant qu'il avait été repeint récemment. Le potager trahissait un travail de professionnel, de l'ancienne école, sans doute épaulé par des chimies redoutables. En tout cas, c'est ce que je croyais, n'ayant aucune notion de ce que peuvent donner une vigilance quotidienne et une excellente technique. Pas d'herbes rebelles, tout y était propre et aligné, les plantes hautes aux feuilles larges, les roses épanouies. J'entendis un caquètement, tout près. Dans un enclos grillagé, des poules, un groupe blanc et roux. J'étais éblouie, parodie de Parisienne en visite au Salon de l'agriculture, tout émoustillée par des volailles bien vivantes, en plumes et crêtes, avec leurs mouvements de tête syncopés et comiques. Je les interpellai, discutai un peu avec elles, tout à fait consciente de mon ridicule et heureuse de m'y adonner. Au fond du verger, en limite de propriété, je découvris trois ruches. Amoureuse du lieu, c'est peu dire cette fois, le coup des ruches, ça a été définitivement un vertige sentimental, mon cœur emporté. Vivre ici. Être d'ici, mourir ici, habiter un lieu et le hanter.

Pendant, je conservais la drôle d'impression qu'avaient faite en moi les dernières paroles de Michèle, l'irruption d'un nom, la perspective de devoir compter avec une personne mieux ancrée que moi dans *ma*

propriété me déplaisaient d'une façon profonde. Ma première nuit à Malvoisie fut perturbée par cette annonce. Il y aurait un homme, un de ces paysans du terroir buté et taiseux, voire un peu fourbe, présent chaque jour, qui viendrait m'apporter ses légumes en soulignant ses mérites, regarderait partout, donnerait des conseils, s'immiscerait, je ne m'attendais pas à ça. Au matin, j'avais résolu de le renvoyer, avec tact, et de choisir, pour le remplacer, une entreprise, une association caritative ou n'importe, enfin quelqu'un de neuf, sans attache avec la maison et avec son ancien propriétaire, cet amant quasiment évanoui dans les limbes du temps. Je n'étais pas assez naïve pour espérer m'occuper sans expérience d'un potager, d'un verger, de ruches... Il fallait quelqu'un. Les moyens octroyés par Jacques tenaient compte de cette contrainte, j'en prenais conscience. Il fallait un anonyme. Je serais plus à l'aise avec une silhouette étrangère aux lieux, comme moi. C'était décidé. Dès que je le verrais, je lui annoncerais qu'il devait partir.





LES DÉMÉNAGEURS AVAIENT MONTÉ MON LIT à l'étage. J'avais d'abord pensé à la chambre avec balcon qui donne sur la cour, et choisi finalement une grande chambre, au bout du couloir. Elle est traversante, je veux dire qu'elle occupe toute la largeur de l'étage et qu'elle m'offre une superbe vue par chacune de ses deux fenêtres: l'une sur la cour, la route, les bois, le lointain, l'autre à l'opposé, sur le jardin, le verger, le vallon. De plus, elle possède une salle de bains attenante. L'eau, l'électricité, tout fonctionnait. Soulagée, étonnée que, pour une fois, j'aie su me débrouiller avec les différentes administrations pour obtenir tout cela dans les temps, j'inaugurai la salle de bains avant de me glisser dans le lit. J'éprouvais cette étrangeté des nuits passées dans les chambres qui ne sont pas les nôtres. Pourtant, Malvoisie me berçait, m'accueillait, je pouvais percevoir sa gentillesse dans la rumeur de ses craquements, dans la respiration de ses espaces. Ce qui n'empêcha pas mon

insomnie. La vie était terriblement neuve. Est-ce à cause de l'âge ? Parce qu'à plus de cinquante ans, nos choix ont un caractère plus définitif ? Les précédents regains, détours ou déroutes traversés, les départs d'autrefois, ailleurs, avec un autre, avec une autre, ne me permettaient pas de mesurer ce qui m'attendait. Tout était sous-jacent, à germer dès demain, c'en était effrayant. J'entrevois, sans oser en détailler toute la mesure, les possibles ouverts devant moi, les années d'écriture sans contrainte, la chance de m'éloigner du milieu de l'édition parisienne et de ses mondanités obligées, de ses amitiés nuisibles (dont je me gardais trop peu jusque-là), la perspective inédite d'un temps long, le cadre démesuré de Malvoisie, plus étranger que le Canada, l'Écosse, l'Italie où j'avais vécu. Je me calmai quand je parvins à unir tout ce cortège d'éventualités dans un ensemble nommé *liberté*. Bref répit : débarrassée de cette anxiété, je plongeai aussitôt dans une autre, me mis à construire le personnage d'Antoine Cervin et à ruminer notre dialogue. Je me représentais un petit vieux retors, aussi malingre que résistant, teint presque cuivre. Dans notre débat, il me narguait, il raillait mes postures citadines, ma préciosité de petite femme qu'on doit ménager. J'étais en colère, mes répliques l'arrêtaient une seconde, mais il en avait de plus venimeuses, de plus coupantes. Il était adroit, le bougre. Je bataillais avec lui, je ressassais les mêmes mots, les mêmes formules...

Allons, je fabule, je ne sais plus. Je crois, oui, que je

me suis couchée avec la volonté de commencer la journée suivante par la désagréable tâche de dire à un habitué des lieux que, maintenant que j'étais là, désolée, les choses allaient changer. De cela, je suis sûre. Le lendemain, je descendais à la cuisine et, par la fenêtre, je découvris un homme, courbé sur la terre du jardin.

Il se redressa. Le muret de l'enclos lui arrivait à la taille. Il était grand, costaud malgré son âge que j'estimai à soixante-dix ans, peut-être plus. Son regard saisit le mien à travers la croisée. Il fit un petit geste amical et reprit sa tâche. Le courage de mon double rêvé, inaltérable dans les élucubrations de la nuit, s'évanouit aussitôt. Je me surpris à négocier avec moi-même. Je lui laisserais quelques jours, un mois ou deux, tout de même, je ne vais pas le licencier comme une vulgaire patronne inconsciente du mal qu'elle peut faire, qui suis-je ici ? Il se releva à nouveau, s'éloigna, enclencha un arrosage automatique au-dessus duquel il se pencha, sans doute pour se rincer les mains, qu'il essuya sur sa salopette, ajusta sa casquette et quitta l'enclos dans l'intention manifeste de venir me saluer. J'étais figée, débattais à l'intime, de plus en plus fébrile. Il serait peut-être quelqu'un de discret. S'il ne faisait que passer, comme ça, tôt le matin, après tout, s'il savait rester à sa place... Il frappa à la porte de derrière, au fond du couloir mitoyen à la cuisine que m'avait indiqué Michèle. J'allai en somnambule jusqu'à lui. Main sur la poignée, j'entendis le son de ses chaussures qu'il décroissait sur le ciment. J'ouvris.

La porte est petite, je ne suis pas grande ; la carrure d'Antoine Cervin occupait tout le seuil, et son crâne, débarrassé poliment de la casquette, frôlait la pierre. « Bonjour madame, je suis bien heureux de vous rencontrer. » Il avait un accent de pleine Provence, égrené par un sourire doux, porté par un visage plein, amical. Je saisis la main encore humide (contact de roche érodée) qu'il me tendait en s'excusant « Ah, pardon, je me suis pas bien... – Ce n'est rien. Venez, vous voulez un café ? – Ah, bé... Oui, je veux bien, sans vous déranger... » Je le rassurai, l'invitai à entrer. Il fut dans cette maison qu'il connaissait mieux que moi. Dans la cuisine, je retirai une serviette d'un sac. « Je n'ai pas encore défait les cartons. Tenez, si vous voulez finir de vous essuyer... Installez-vous, je prépare le café. » Un réflexe me fit préférer la cafetière familiale au précieux distributeur à cartouches de mon loft (l'idée caricaturale mais sincère, inspirée par l'austérité de la pièce, que j'entrais dans une ère rustique où la capsule d'aluminium serait une incongruité). Pendant que la verseuse se remplissait, nous tentions de repousser le silence. « Il fait sec, non ? » je regardais l'éventail diapré de l'arrosage. Il tournait le dos à la fenêtre mais comprit l'allusion : « Un peu, pas tellement. C'est pour les fraisiers surtout. Je vais pas le laisser longtemps. » Je me récriai, craignant qu'il crût à un reproche : « Oh, c'est vous qui savez, ça n'a pas d'importance. » Je pris place face à son regard bleu. Son crâne était dégarni, ses joues légèrement couperosées, un bon

sourire et des plis de malice aux commissures des paupières, le visage encadré par de longs favoris gris. Ses épaules massives, légèrement comprimées, comme pour tenter de s'effacer, de tenir moins de place. Et ses mains, admirables, que je ne néglige jamais de considérer. Je suis ainsi depuis l'enfance, quand je m'abîmais dans le vertige du ciel, par un coin de fenêtre de ma chambre, pendant des heures. Pour les mains d'Antoine, j'y suis d'autant plus attentive que leur géographie de cicatrices se laisse rarement observer, car elles s'attardent peu. Ma curiosité de romancière avait été captée dès cette première minute : les mains d'Antoine portaient une légende, inscrite pour qui les saurait lire, en onciales de crevasses et de cals, pleins et déliés de blessures et de sillons. Cet homme contenait des récits.

La cafetière ne se pressait pas. « Vous serez bien, ici » me dit-il. J'acquiesçai. Il fallait que je réponde quelque chose. « Alors, vous connaissiez l'ancien propriétaire ? Depuis combien de temps ? – Ah, bé... Ça fait longtemps, hé. Depuis que je suis dans la région. – Oui, on devine que vous n'êtes pas d'ici, comme moi. » Il releva l'allusion d'un « eh... » accompagné d'un geste vague. La tasse posée devant lui faisait une frêle coquille de porcelaine entre ses grosses paluches. J'enchaînai, ayant retrouvé la contenance qui, dans mes rêveries, me conférait une parole plus sûre : « Dites-moi, monsieur Cervin, comment est-ce que... Comment on fait ? Votre paye, c'est quoi, sous quelle forme, vous venez tous les jours, vous faites

combien d'heures ? Parce que, moi... – Oui, té, justement, je venais vous en parler. Je vais vous dire comment on faisait. Vous payez le matériel, les produits, tout ça, et pour le travail et bé, si ça vous va : Jacques me laissait ramasser ce que je voulais, vu que c'est moi qui cultive. C'est du troc, quoi. Je m'occupe de tout, je vous donne ce que vous voulez : des fruits, des légumes, des salades, des œufs, tout, et il en reste assez pour moi, voyez ? Vous me dites si vous avez des invités, je vous fais une récolte comme il faut, et on peut discuter aussi si vous voulez des légumes à votre idée. J'en garde en plus pour donner ou vendre par-ci par-là. Je demande rien d'autre. Vous avez pas à me payer. J'ai pas la place chez moi, alors on fait comme si c'était mon jardin, si vous voulez. » Comme j'analysais sa proposition, son visage s'éclaira, il ajouta : « Et le miel, aussi ! Il y a le miel. Je garde la moitié pour moi, je vous laisse l'autre ; il faudra juste payer le candi, en hiver. – Le candi ? – Oui, du sucre, si vous voulez, il faut nourrir les abeilles, pour qu'elles passent l'hiver. Et puis les petits travaux, quand je peux faire, et bé je fais, et là vous me donnez un peu de sous, puisque ça concerne pas directement le jardin, voyez... Ce que je peux pas faire, de l'électricité ou des choses délicates, la toiture ou autre, vous passez par une entreprise. C'est pas que je sache pas, c'est que j'ai plus les mains et le pied adroits comme avant. » La cafetière acheva de crachoter, la verseuse était enfin pleine. Je m'activai pour me donner le temps de réfléchir. « Vous faisiez comme

ça, avec... monsieur Royan ? Moi, je préfère vous payer. – Boh bé, on en discutera. Vous avez le temps d’y réfléchir. À cette saison, j’ai beaucoup de travail, je suis là tout le temps, on se reverra. » Ces derniers mots me replongèrent dans la crainte que ma solitude soit écornée et, sûrement, je réagis trop vivement : « Je suis une ourse, vous savez. Je tiens à ma tranquillité. – Té, comme moi, madame ! – Pardon, je ne voulais pas être vexante... – Oh, ça, vous inquiétez pas. Je suis pas susceptible (il mentait, maintenant je le sais). Si vous êtes venue ici, c’est comme Claire, pour être tranquille. Vous êtes peut-être artiste, alors il vous faut du calme et du silence. Du recueillement. Et voir les gens quand ça vous dit. Je suis discret. La veille, vous me laissez un message. Par mail si vous voulez. Et le matin, quand vous ouvrez la porte, voilà, vous avez votre marché sur le seuil. On faisait comme ça avec Claire. Vous pourrez passer l’année sans savoir que j’existe, ou pas loin. (Il souleva sa tasse.) Vous n’auriez pas du sucre ? »

Bien sûr, cet arrangement assez idéal me convenait. Antoine s’y conforma sans déroger. Il est effectivement discret. On peut ne pas se croiser pendant des semaines. Citadine depuis l’enfance, je n’imaginai pas ce que peut produire un jardin comme celui-ci. Antoine m’a toujours submergée de produits. De quoi faire des conserves, des confitures. Je m’y suis mise. Personne ne vient m’aider parce que, quand « ça donne », tout le voisinage est soumis à la même tyrannie de l’abondance. Dans toutes

les cuisines, les gens se pressent pour venir à bout de cette profusion, à renfort de bocaux, de sacs de congélation, de bouteilles de sirop, de pots de confiture ou de miel. Même avec la part qu'Antoine se réservait, même en distribuant aux amis, à mon peu de famille au passage, il m'en restait beaucoup. Le miracle est que l'ouverture du dernier bocal coïncide exactement avec l'avènement des récoltes suivantes.

C'est à peu près de cette manière que s'est déroulée ma rencontre avec Malvoisie et Antoine. Nous savons tous combien la mémoire est à la fois traîtresse et complaisante. C'est un lieu où l'imaginaire se prend des envies de croire : il bénéficie d'un cadre fait de ce que l'on retire du souvenir, et agence là-dedans les images glanées au fil de la vie. Il est donc possible que tout cela ne soit que fiction.



**P**REMIER ÉTÉ À MALVOISIE. Tout apprendre. Surtout, apprendre les distances. Vingt-cinq ans plus tôt, j'avais connu en Écosse une situation d'exil terrien comparable, une maison au milieu d'un âpre décor de landes. Cependant, c'était beaucoup plus exigu et je n'y étais pas seule. Un homme plus jeune que moi m'y accueillait. Ouvert par une période trompeuse d'excitation intellectuelle et sexuelle, ce fut un séjour assez pénible, en fin de compte. Au début, il parlait bien, il baisait bien. Je l'écoutais, je le désirais. Un glissement se produisit, voici qu'il parlait beaucoup trop, et il me harcelait. Je commençai à le trouver aussi bavard qu'insatiable. M'est revenu alors que je l'avais rejoint dans ces contrées avec des projets de silence et de calme. Je commençai avec autant d'humilité que de volonté une carrière d'écrivaine, j'avais besoin de recueillement, d'attention à moi. Il remarqua que je l'écoutais moins (il m'arrivait de soupirer pendant qu'il discourait). Il remarqua que

je le désirais moins (il m'arrivait de soupirer pendant qu'il ahanait). Où se trouvait-il, à quelle distance de moi, de mes souhaits, de mes goûts ? Si les vastes paysages alentour m'appelaient, si des ciels de lavis noirs m'invitaient, mon compagnon me saisissait le bras ou m'enlaçait de paroles, et me ramenait à l'intérieur. Si je tentais de m'isoler pour écrire, si j'essayais de méditer devant un feu, il s'interposait, pérorait, pris du besoin urgent de me convaincre de je ne sais quelle théorie. Il aurait voulu que je m'occupe de lui. J'aurais dû être à son entière disposition, d'esprit et de corps. Toute distance abolie entre nous. Je suis partie.

Malvoisie me protège. Elle impose entre les êtres la bonne mesure des relations. Par ses dimensions ; par ma solitude. Je n'y suis disponible qu'à moi-même et, par conséquent, même quand mon corps résiste, quand la lassitude menace de l'emporter, je suis ramenée à la table, enclose dans l'écriture. Dès le premier été, une évidence se fit : j'avais trouvé mon sanctuaire. Pas de proches voisins, sauf Michèle, discrète, pas encombrante, prévenant par téléphone de sa venue pour être sûre de ne pas gêner, ne s'attardant pas. Antoine à l'extérieur, à sa place, et ses seules irrptions dictées par moi. Il est impensable qu'il visite la maison sans mon autorisation. De mon côté, je ne m'aventure pas entre les murets du jardin sans qu'il le sache. Si je n'ai pas pu l'en prévenir, je le lui dis après mon passage. Bien sûr, le

jardin est ma propriété, mais son labeur, le temps qu'il y passe, le mérite de ses résultats, font du jardin une sorte de marche de mon royaume volontiers déléguée à une puissance amie. Et puis, je sais qu'Antoine devinerait ma visite, il la décèlerait dans la façon dont le portillon a été refermé, dans le déplacement d'un outil, une cueillette même de hasard, la trace d'un pas dans la terre meuble.

Ce premier été me combla sans que j'eusse besoin de tout disposer de Malvoisie : la maison, les dépendances, surtout le paysage dans lequel elle s'inscrit... Je n'envisageais que timidement les expéditions seule dans la campagne hors des grilles du côté de la route, ou en contrebas, dans le vallon, du côté du parc. Je limitais mes promenades au verger, sous l'ombre aimable des fruitiers et, au jardin, avec une prédilection pour les massifs de rosiers. J'étais alors peu sensible au charme du potager. La ténacité, la patience, la technicité requises pour produire de quoi nourrir une communauté d'humains m'étaient indifférentes. Je préférais l'éclat sucré des roses, leur appétit de lumière, leur fard. Elles, que je n'avais jamais considérées avec autant d'acuité quand je les achetais ou les découvrais dans un intérieur, me fascinaient ici, balançaient sous mes doigts qui les effleuraient avec une avidité inédite, des complexités d'étoffes où j'aimais perdre mon regard. Antoine, charmé de me voir en admiration devant ses rosiers, me fit comprendre que leur présence était un choix de Jacques, et

qu'il les gardait, en hommage. Antoine prêtait aux massifs d'*albertines*, de *compassions*, de *tour-de-Malakoff* et de *sombreuils*, une attention particulière à cause de cet héritage, mais pas seulement... « Et puis je vais vous dire, conclut-il, comme rattrapé par un souci de vérité complète, c'est que, des roses comme ça, elles me rappellent celles de ma mère. » Comme sa voix avait pris un timbre ému, je crus qu'il me faisait entendre de cette façon que sa mère était décédée, et je me surpris alors à déclarer que la mienne, aussi, quand j'étais encore une enfant, dans des conditions... Il interrompit ma confession avec une rudesse involontaire: « Oh, ma mère est bien vivante ! Mais on se voit plus, c'est tout. Alors, té, je garde les rosiers, comme Jacques aurait voulu, et j'ai choisi les variétés préférées de ma mère, et elle, elle les tenait, attention !, de ma grand-mère... » Il en éprouvait une visible fierté. Moi, encore bouleversée par les confidences que j'avais failli faire – confidences indues, je m'en rendais compte, relâchement inspiré par les sortilèges du moment et du lieu – je percevais qu'une certaine spiritualité avait transfiguré notre banal échange. L'héritage de Jacques Royan, additionné de celui de la mère d'Antoine, auquel s'ajoutait encore le souvenir de la mère de sa mère, me montra combien l'amour est une possible géologie que le temps par strates épaisit et fossilise, pour la minuscule éternité humaine. La mère d'Antoine, la mère de sa mère, Jacques, moi, nous inscrivions dans un mouvement. Le jardin énonçait un lexique de tendresse. Quand les roses

couronnaient en vrac leur cuirasse de feuillage, quand formes et nuances, rondes-bosses au pastel me happaient, je pensais à Jacques, mon amant d'autrefois, je lui adressais mes remerciements incrédules en hochant la tête « tu es quand même complètement fou, lui disais-je, je t'ai marqué à ce point ? » et depuis cette ombre du passé mon esprit dérivait, remontait jusqu'aux figures des femmes d'avant, quelque chose venu de ces générations flottait au-dessus des parfums ; terre, eau, racines et pétales élevaient leur mémoire à portée de sens. Comme les pièces de l'Argos, les rosiers renouvelés (car ils n'ont pas la longévité des hommes), changeants et pareils, nous survivraient. Malvoisie en hériterait et je me voyais inscrite dans cette perspective, fugace passante qui aura compté, cependant.

Antoine, garant de cette perpétuation, prenait un soin spécial des fleurs que j'avais dit préférer. Ses mains plongeaient dans l'écume tremblante des masses roses, grises, violettes, blanches et rouges, à coups de sécateur y ouvraient des clartés, élevaient au ciel des bouquets et versaient sur mon seuil des éboulements de couleurs. Les fleurs embaumaient la cuisine pendant une semaine. Laissées dans le jardin, elles auraient succombé au caillassage du soleil ; dans la maison, leur chant persistait et avec lui, les mots inlassables des mères pour dire à leur fils ne m'oublie pas, ne perds rien de moi. Quel fils avait été mon cueilleur de roses ?



QUEL ENFANT AVAIT ÉTÉ ANTOINE CERVIN ? Et d'ailleurs, au fond, Antoine Cervin avait-il été un enfant ? Antoine ne fut un nourrisson que brièvement ; qu'il fût passé par l'enfance n'est même pas certain. Il naquit en des temps, en des lieux, en une classe sociale qui fabriquaient vite de petits hommes débrouillards. Question de survie. C'était près d'Apt, une terre du Sud âpre et indocile, aux Janots, un hameau où quelques logis s'imbriquent et s'épaulent. Comme sa sœur deux ans auparavant, Antoine fut mis au monde à domicile. C'était en 1944 et la ferme familiale était louée à un droguiste d'Apt. Les parents d'Antoine y étaient métayers depuis leur mariage. Son père, Marius, s'était installé aux Janots après son service. Marius avait été mobilisé, jeune homme parmi les jeunes hommes, il avait été présenté face à l'armée allemande, avait assisté à la décimation de son régiment, avait fui au milieu du chaos général et échappé de justesse à la débâcle de Dunkerque. Les

Cervin étaient fermiers de père en fils. Le grand-père paternel d'Antoine avait réussi, à Cavaillon : maraîcher, en plus de posséder son propre fermage, il convoyait des charretées d'ocre jusqu'au moulin où l'argile était broyée, nettoyée et affinée. Peut-être que Marius, le cadet de ses cinq garçons, n'eut pas d'autre choix que de s'émanciper en prenant de la distance, dès son mariage. Il dénicha une métairie aux Janots, au nord-est d'Apt. Ce faisant, sans le savoir, il se rapprochait des origines de la famille Cervin, car dans ce hameau d'une cinquantaine d'âmes avait vécu son arrière-grand-mère. Ces temps étaient aussi des temps où l'on ne se déracinait pas, où les vies entraînaient rarement les hommes loin des rives de leur naissance. Montant à la métairie avec leurs meubles entassés sur une carriole, ils prirent la route empruntée à la fin du siècle précédent par l'arrière-grand-père, revenu de sept ans d'une guerre oubliée d'Europe. C'est au bout du même chemin que l'aïeul, démobilisé, était apparu sale, hirsute, amaigri. Tellement que sa femme ne le reconnut que dans les derniers mètres, quand il planta ses yeux dans les siens et prononça en occitan : « Es ièu », *C'est moi*.

Quand Antoine vit le jour, la grande quête de l'ocre, qui avait fait vivre la région, s'achevait. Le déclin avait commencé dès les années trente et on s'approchait du moment où les mines désertées seraient converties en champignonnières. Les carrières creusées dans la montagne, pas loin du hameau, n'avaient pas le caractère spectaculaire des canyons à ciel ouvert de Rustrel,



somptueuses pâtisseries de roche sous le soleil, avec leurs couches multicolores ; sur les hauteurs des Janots, elles avaient l'aspect de béances noires crevant des falaises éclatantes. Elles ouvraient sur des galeries horizontales, profondes, hautes comme des chapelles et dépourvues d'électricité : les immigrés kabyles qui les creusaient alors s'enfonçaient entre les parois orange, jaunes ou rouges, équipés de lampes à acétylène. Le travail était dur, et la poudre chargée d'oxydes les rongeaient lentement. Antoine, tout petit, et bien que ses conditions de vie fussent à peine meilleures, regardait avec compassion le cortège de ces hommes fourbus, écrasés de labeur, laissant un sillage de talc dans le soir jusqu'à leurs mesures surpeuplées. À la maison, Antoine savait tout du quotidien difficile, rien n'était caché des manques et des faillites. À voir les conditions de vie des Kabyles, il savait établir une cruelle hiérarchie de la pauvreté, et comprenait qu'il existait des misères plus profondes que celle des Cervin. Que, sous eux, s'accumulaient encore des strates de malheur.

Plus misérable que le statut de métayer, et à peine au-dessus de celui d'ouvrier immigré aux mines d'ocre, il y avait le statut de « grangier », selon la terminologie locale. Le grangier louait ses bras pour une saison, parfois deux, avec de la chance. Il n'habitait que provisoirement les fermes qui l'embauchaient. Vers la fin septembre, pour la Saint-Michel, on croisait sur les chemins d'étiques carrioles poussées à bout de bras, supportant bagages et enfants. Des familles de grangiers, éconduites

d'une propriété, allaient chercher plus loin un autre travail sans être sûres d'y parvenir rapidement. Chaque jour consacré à cette quête était un jour de faim. Cette misère-là, dont le petit Antoine était le témoin, l'accablait de tristesse. Non qu'une révolte mûrissait en lui, un prix qu'il eût à faire payer plus tard à la société, non : une bienveillance égale pour tous les opprimés, les perdants, les méprisés, grandissait dans ce cœur que rien n'avait préparé à une telle sensibilité, sinon la précarité de sa famille qui aurait pu tout aussi bien l'endurcir. En souvenir des remuements de l'enfance, les Arabes, nouveaux damnés de la terre quand il fut en âge de les employer, il les paya mieux qu'ailleurs pour ramasser ses fruits.

La métairie des Cervin était une belle bâtisse, une bastide, une des premières maisons du village, construite à l'époque faste des ocriers. Partant de la terrasse, le couloir central distribuait une grande cuisine et un séjour spacieux. De là, un escalier couvert de tomettes, aux contremarches de bois ciré, permettait d'accéder à trois chambres. Sous la terrasse, sur un niveau semi-enterré, des pièces en enfilade reproduisaient la superficie de l'étage. La première pièce était équipée d'un foyer où la famille faisait chauffer une bassine d'eau pour se laver, la seconde servait de garde-manger. On y faisait sécher les jambons et c'était le lieu féerique où luisaient des rangées de bocaux, fruits et légumes conservés sous une louche de graisse. La troisième pièce faisait office

de cave. C'était le dernier mur de la bastide ; au-delà commençait la maison du voisin. On pompait l'eau dans la cour, les toilettes se nichaient efficacement derrière le fumier qu'elles nourrissaient, on lavait la vaisselle et on triait les légumes dans une « gamatte » taillée dans la pierre, la soupe chauffait sur une cuisinière à bois, et l'électricité fournie était nommée, avec une pointe de solennité, « le courant lumière ». Ses 110 volts ne permettaient guère que d'éclairer des travaux minutieux, le soir, sous la lampe ourlée de dentelle, descendue au niveau des fronts. Antoine aurait huit ans pour l'installation du 220. Au-delà, derrière, une remise solide abritait l'arsenal des outils, puis les terres s'ouvraient, les champs aux alignements rigoureux à portée de bottes, le paysage ensuite infligeait au terrien des peines minérales, des argiles secs, de la caillasse et de rares creux de limon où s'épanouissaient des céréales, exigeantes et gourmandes de sol gras. Puis les reliefs annonçaient la montagne, cela grimperait, tournerait, des chemins se perdraient sous la végétation, la forêt inviterait à la chasse. Avant cette échappée, à portée de voix, à la lisière du bois, immobile et glauque, un étang sombre patientait.

Les distractions étaient rares ; un gros poste de radio, déjà ancien à l'époque, un héritage peut-être, un achat d'occasion, assis avec plus de soin qu'un chat sur des épaisseurs de napperons au crochet, diffusait les discours, les informations, les chansons, et le soir, quand tout était éteint, les ambiances envoûtantes des *Maîtres*

*du mystère.* Le dimanche, le jeune Antoine avait la permission de tourner le bouton des stations, et la barre peinte glissait sur les gradients des ondes courtes à la rencontre de Moscou, Paris, Londres, Berlin. Entre deux crachotements, des langues inconnues, comme étouffées par ces impensables distances, entraient dans la maison. Sinon, la coutume voulait que, deux fois par an, on se rendît à Fontaine-de-Vaucluse. Ainsi, on visitait la résurgence de la Sorgue d'abord à sec puis, à l'autre moment de l'année, grosse de ses eaux claires. Le débit de la source était scruté et commenté, il y avait quelque chose de rassurant à voir se répéter ce petit miracle. C'était une sorte de pèlerinage qu'il aurait été presque blasphématoire de manquer.

Il y avait bien aussi le Corso fleuri, à Apt, les visites annuelles à certaines parentes, et le marché annuel de Forcalquier où les Cervin achetaient leurs trois porcelets de l'année dont ils feraient des bêtes de plus de deux cents kilos (la vente de l'une rembourserait la nourriture de toutes ; la vente de la seconde ferait les bénéfiques nets pour la famille ; la troisième serait débitée par le boucher et accrochée dans la réserve en salaisons), mais un des grands souvenirs d'Antoine fut le passage du Tour de France. La décision fut prise de s'y rendre l'année où Forestier l'emporta à Gap. Une véritable expédition pour la famille Cervin, partie avec des cousins, à huit dans une fourgonnette pendant près de cinquante kilomètres, jusqu'au col du Négron. Ils s'installèrent tant

bien que mal au milieu de la foule qui bornait la route de ses turbulences. Après une longue attente, la caravane surgit, grimpa le col à toute allure dans un tapage de couleurs acides et de musique amplifiée, Annie Cordy passa, plantée à la cime d'un véhicule invraisemblable, les Anges de la route – des acrobates sur motos – firent quelques figures, Charly Gaul, Ockers et Walkowiak, en vrai et en sueur, enchaînèrent leur apparition et enfin, le peloton ahana dans la montée sous les encouragements de la famille. Antoine était ravi. Comme beaucoup de garçons de son âge, et comme son père lui-même qui suivait les étapes à la radio, il adorait le cyclisme. Il eut d'ailleurs son propre vélo de course, offert pour son certificat d'études. Il disputa des titres locaux, arrivait second alors qu'il avait pédalé parfois trente kilomètres pour se rendre à temps jusqu'au lieu de l'épreuve qui commençait dix minutes après. « Tout ce qu'il fait, il le réussit » disait sa mère avec fierté. Il gagna quelque argent par ce moyen, dès ses quatorze ans et ainsi jusqu'au service militaire.

Deux fois par an, la famille suspendait le travail pour assister à la transhumance. Le hameau était sur l'axe qui vient d'Arles et conduit aux alpages. Juste après-guerre, le phénomène était encore impressionnant. Les bergers s'accordaient et rassemblaient des milliers de bêtes sur une courte période. L'immense exode, qui interdisait toute circulation sur des kilomètres, s'étirait sur les routes à perte de vue. La transhumance se faisait à pied.

Les troupeaux montaient ainsi à l'estive, à leur rythme, sur plusieurs jours. Les moutons, tenus au chaud dans les bergeries de la vallée, s'acclimataient ainsi progressivement aux températures des hauteurs.

Le petit Antoine ne fut pas malheureux, bien que la vie de fils de métayers aux Janots fût très dure. Quelle que soit la saison, il rentrait de l'école, mangeait vite une tranche de pain longue comme son avant-bras, une barre de chocolat et trois morceaux de sucre puis saisissait la pioche, la pelle, l'outil qui l'attendait, pour rejoindre ses parents levés à l'aube, et travailler aux champs. C'était le lot des enfants de son rang, et sûrement la perspective éternelle de sa vie. Antoine, vers dix ans, ne s'interrogeait pas encore, il s'apprêtait à suivre l'exemple paternel, comme il le suivait à la chasse, comme il le suivait pour la coupe des foins, qu'importe l'heure à laquelle il devait se lever, il accompagnait son père. Marius partait quand l'aurore point, avec un voisin. Arrivés sur place, les hommes posaient la faux, fer à hauteur de regard, rajustaient le fil avec la pierre à aiguiser puis crachaient dans leurs mains. Le duo avançait dans les champs quand l'herbe gainée de rosée est facilement saisie par la coupe. Avant qu'Antoine n'aide à ramasser, il avait pendant quelques minutes le loisir d'admirer la parfaite harmonie des deux hommes qui ouvraient l'espace devant eux dans la cadence impeccable et le bruit soyeux des lames. Ces instants de beauté gravés dans la mémoire pour une vie entière.